

Mère Courage et ses enfants de Bertolt Brecht

Musique Paul Dessau

Texte français Geneviève Serreau et Benno Besson/ l'Arche éditeur



Théâtre des Osses

Une production du Centre dramatique fribourgeois (2005-2007)

Givisiez/Suisse

Résumé de la pièce

Pendant la guerre de Trente Ans, la cantinière Anna Fierling, dite Mère Courage, accompagnée de ses deux fils, Eilif et Petitsuisse, et de sa fille muette, Catherine, tire sa carriole sur les routes d'Europe. La pièce commence au printemps 1624, alors que la Suède recrute pour la guerre contre la Pologne.

De champ de bataille en champ de bataille, toujours prête à réaliser une bonne affaire, Mère Courage s'est installée dans la guerre, mais la guerre lui prend tous ses enfants, l'un après l'autre; et un jour vient où elle doit dire: «Il ne me reste plus rien à vendre, et personne n'a rien pour m'acheter ce rien.» Pourtant elle ne renonce pas et, chargeant sur son dos le «rien» qui lui reste, elle reprend la route avec cette obstination de ceux qui au bout du malheur choisissent toujours le parti de la vie.

Distribution

<i>Véronique Mermoud</i>	Anna Fierling dite Mère Courage
<i>Céline Cesa</i>	Catherine, sa fille
<i>Joël Maillard</i>	Eilif, son fils ; un soldat
<i>Yann Métivier</i>	Petitsuisse, son fils
<i>Alfredo Gnasso</i>	le cuisinier ; un soldat
<i>Vincent Bonillo</i>	l'aumônier ; un soldat
<i>Irma Riser Zogai</i>	Yvette ; une paysanne
<i>Claude Vuillemin</i>	le caporal ; le colonel ; un soldat ; un paysan
<i>Vincent Fontannaz</i>	le recruteur ; le borgne ; un soldat ; un jeune homme ; le lieutenant
<i>Xavier Deniau</i>	le capitaine ; le sergent-chef ; le soldat qui chante ; des soldats
<i>Anne Jenny</i>	la secrétaire ; une vieille femme ; une voix qui chante ; une paysanne
<i>Olivier Havran</i>	l'intendant ; un jeune soldat ; un autre soldat ; un jeune paysan

<i>mise en scène</i>	Gisèle Sallin
<i>scénographie et costumes</i>	Jean-Claude De Bemels
<i>réalisation des décors</i>	Valère Girardin, Alexis Thiémard, Max
<i>patines et accessoires</i>	Wyna Giller, Anaïs Collomb
<i>réalisation des costumes</i>	Françoise Van Thienen, Carine Duarte, Lise Lejeune, Sylvie Thévenard, Emilie Bourdilloud
<i>création lumières et technique</i>	Jean-Christophe Despond
<i>technique et régie</i>	Yan Benz
<i>coiffures et maquillages</i>	Katrine Zingg
<i>cheffe de chant</i>	Sylviane Galeazzi
<i>réalisation de la bande-son</i>	Sylviane Galeazzi, Gonzague Ruffieux – studio Castle Life

<i>Photographies du dossier</i>	Isabelle Daccord
---------------------------------	------------------

Texte de Gisèle Sallin, metteuse en scène

On l'appelle Courage parce qu'elle a eu peur de perdre son bien, et qu'elle a traversé le feu des canons de Riga avec cinquante miches de pain dans sa carriole.

La carriole de Mère Courage

C'est sa maison, son commerce, la cantine pour les soldats, le lieu des rencontres pour des confidences entre deux batailles. La carriole suit le train des armées. Tantôt pleine, tantôt vide, elle traverse douze années de la guerre de Trente Ans en résistant aux intempéries, aux canonnades et aux pillages.

Les 12 tableaux se passent autour de la carriole. Elle est le lieu de l'action. Elle est indissociable du personnage de Courage.

La carriole à travers l'Europe est aussi celle de Brecht qui dénonce l'absurdité des conflits armés et surtout leur perpétuelle répétition. La carriole, comme la guerre, tourne sur elle-même tel un carrousel.

Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir.

Toutes les mères Courage du monde

Dans tous les pays où la guerre fait irruption les mères luttent pour empêcher leurs enfants de partir au front. Toutes vendent des bricoles pour essayer de leur donner à manger. A qui les vendent-elles ? Avec qui font-elles du commerce ? Avec l'ami ? Avec l'ennemi ? Avec les deux.

La Courage, Anna Fierling, est un personnage emblématique. En ce sens, elle n'a rien à voir avec une héroïne ou une sainte. Elle est une mère qui survit par son travail, ses colères ravalées, son humour et son formidable courage qu'elle vit haut et fort comme une cheffe de famille. Elle est aussi une femme avec ses désirs, ses contradictions, ses marchandages, sa compassion et sa liberté.

Avec son optimisme, sa ruse, sa bonne foi et le charme de sa gouaille, elle échappe à la mort mais elle ne réussit pas à protéger ses enfants. La guerre les lui prend tous.

A travers la figure de Mère Courage, Brecht mène une réflexion sur les raisons de la guerre. Celle de Trente Ans oppose les catholiques et les protestants. Deux camps qui ont le même Dieu. La raison de la guerre est ailleurs...



Un rôle mythique pour Véronique Mermoud

Véronique Mermoud a rendez-vous avec Anna Fierling depuis toujours. Encore fallait-il avoir l'âge du rôle et que les circonstances s'y prêtent. Pour le Théâtre des Osses, c'est un rendez-vous avec Brecht, mais nous n'aurions jamais monté *Mère Courage* sans Véronique. C'est une question identitaire.

Si l'on parle de mythe pour ce personnage, c'est que le rôle a été marqué par de très grandes actrices comme la Giehse, la Weigel, la Casarès. Cela veut dire qu'il faut des grandes voix avec des tessitures étendues, des palettes émotionnelles et intellectuelles riches, mais aussi une conscience historique et politique et une carrière artistique.

Pour une actrice cela veut dire avoir traversé le feu des passions. Avoir osé certains cris et certains chants. Avoir accepté certains silences avec leurs durées indéterminées. Pour une actrice cela veut dire être elle-même. Contre toutes les modes. Juste être artiste avec la pensée et l'engagement que cela sous-entend.

C'est là, dans ces énergies, que se trouve la Courage.

L'œuvre et son contexte

Mère Courage, pièce classique

Le critique allemand Willy Haas écrit : « C'est le chef-d'œuvre de Brecht. C'est vraiment, dans le sens plein du terme, le drame « politique », comme le sont les pièces de Schiller ou de Grillparzer. Au fond *Mère Courage* est dès aujourd'hui un drame classique. »

Certes la pièce ne respecte pas les unités de temps, de lieu et de ton. Elle est plus proche du modèle shakespearien et, avec ses changements continuels de lieu, ses scènes où se mêlent l'injure et le ricanement, l'ordure, la sagesse populaire, le blasphème et la poésie, elle relève évidemment du style baroque. D'autre part elle rappelle le drame romantique par sa prétention à être une chronique historique.

Cependant elle est classique par le caractère de lieu commun donné à la guerre. Bien qu'elle évoque une période précise de l'histoire d'Allemagne, la guerre de Trente Ans, la pièce semble hors du temps en montrant les réactions des hommes devant la souffrance, la gloire ou la mort. La guerre est dépeinte comme une calamité naturelle, une des trois grandes plaies qui avec la peste et la famine, selon la mythologie scandinave, accablent l'humanité. A *Mère Courage* qui en parle comme d'un animal dangereux mais que l'on peut apprivoiser, l'aumônier rappelle les risques qu'elle court en citant le proverbe : « Pour déjeuner avec le diable, il faut avoir une grande cuillère. » La dernière chanson précise, si on ne l'avait pas compris, que la guerre est une personne et qu'après la fin de l'action, elle n'en continuera pas moins son chemin : la guerre va clopin-clopant...

Enfin la pièce est classique parce qu'elle groupe autour du personnage central tous les éléments du drame qui pourrait se résumer ainsi : comment *Mère Courage* perdit l'un après l'autre ses enfants en cherchant à ménager sa fortune. Le tragique de sa situation réside dans son éternelle illusion d'échapper à son terrible partenaire : en voulant préserver son gagne-pain, la roulotte, elle cause la perte de ses enfants. Comme *Œdipe*, artisan de son propre malheur, elle est le symbole de l'humanité souffrante qui croit toujours éviter la mort, mais se précipite d'elle-même vers son destin.

Texte extrait de *Mère Courage*, Brecht
de Henri Dumazeau, éd. Hatier

Brecht écrit *Mère Courage*

Nous sommes en 1938, Brecht a quarante ans et vit en exil en Scandinavie, l'attitude de l'Etat allemand nazi l'y ayant contraint. La prééminence de la guerre est le sujet omniprésent de l'Europe. L'auteur prend le parti de ne pas en parler directement dans son œuvre. Il se sert de la vagabonde *Courage**, un personnage populaire de la littérature allemande qui a vécu la guerre de Trente Ans (1618-1648). Prémonition ? Cette guerre de Trente Ans qui a laissé des traces indélébiles, surtout dans la province de Brecht, la Souabe – sa ville natale d'Augsbourg y a perdu les quatre cinquièmes de sa population – préfigure à sa façon la destruction à venir.

La pièce sera créée pour la première fois en Suisse, à Zurich, en 1941 durant la Seconde Guerre mondiale. C'est le Schauspielhaus qui la monte avec Therese Giehse. En 1949, Brecht met en scène *Mère Courage* à Berlin. Helene Weigel, sa femme et mère de ses enfants, en sera l'interprète.

**Les Aventures de Simplicius Simplicissimus* (1669), «roman éducatif» de Grimmelshausen.

Bertolt Brecht

Esquisse d'une biographie Bertolt Brecht, par Geneviève Serreau*, L'Arche éditeur

D'une mère originaire de la Forêt Noire et d'un père bavarois, Bertolt Brecht naît à Augsburg en 1898. Son père appartient à la bourgeoisie protestante d'Augsbourg – il dirige une fabrique de papier –, et donne à son fils une bonne éducation dans le sens le plus conventionnel de ce mot. Il suit l'école primaire, puis le lycée, passe son bachelier et entre à l'Université de Munich à 18 ans pour y suivre les cours de médecine.

Nous sommes en 1916. Deux ans plus tard Brecht est enrôlé comme infirmier dans un hôpital de l'arrière. C'est pour les blessés qu'il compose ses premières chansons de révolte ; il les chante lui-même en s'accompagnant à la guitare.

Après la guerre, il retourne à Munich où il retrouve ses amis : le poète Becher, le peintre Caspar Neher, etc. Il écrit ses premiers poèmes, dont *La légende du soldat mort* qui fait scandale dans un cabaret de Munich. Il écrit *Baal*, sa première pièce, à 20 ans. Il reçoit en 1922 le prix Kleist pour sa troisième pièce : *Tambours dans la nuit*, et, deux ans plus tard, fait sa première mise en scène au Kammerspiel de Munich avec *La vie d'Edouard II*, adaptée par lui de Marlowe. Il décide d'aller vivre à Berlin. Il abandonne l'attitude anarchique et cynique qui caractérise l'immédiate après-guerre pour adhérer au marxisme. Il écrit *Homme pour homme*, monte *Baal* et travaille en collaboration avec Reinhardt et Piscator. Jusqu'en 1933, date où il est tenu de s'exiler, Brecht écrit quatorze pièces qu'il monte lui-même bien souvent, sur différentes scènes d'Allemagne, et dont plusieurs font scandale. Inscrit sur la liste noire des Nazis, il est contraint de fuir, se réfugie en Suisse, passe à Paris, à Copenhague, en Suède, à Londres, en Finlande. A Paris en 1937, il met en scène *Scène de la vie hitlérienne* et *Les Fusils de la Mère Carrar* (en allemand). En 1941, après un bref séjour à Moscou, il se rend aux U.S.A. et se fixe en Californie.

En Amérique, il retrouve un grand nombre d'intellectuels allemands réfugiés. Certains d'entre eux se font naturaliser et s'installent définitivement en Amérique. Brecht, lui, attend impatiemment, sept années durant, le moment de regagner sa patrie.

Il continue d'écrire au rythme environ de deux pièces par an, mais ses pièces sont peu jouées sur des scènes professionnelles et ne rencontrent qu'un succès médiocre – même *La vie de Galilée* adaptée et jouée par Charles Laughton. Grâce à Eric Bentley qui traduit et monte plusieurs de ses pièces dans des théâtres universitaires, Brecht conquiert une certaine partie de la jeunesse intellectuelle aux U.S.A. En 1947 il subit à Washington un interrogatoire devant la commission des « activités anti-américaines ». Il quitte les U.S.A. en décembre de cette même année et attend de longs mois à Zurich que les forces d'occupation occidentales l'autorisent à rentrer chez lui. Pour finir il gagne Berlin-Est où il fonde, en 1949, avec sa femme l'actrice Helene Weigel, le groupe théâtral « Berliner Ensemble ». D'abord hébergé au Deutsches Theater, le Berliner Ensemble est installé depuis 1954 au Schiffbauerdamm Theater.

Brecht met lui-même en scène ses pièces : *Mère Courage, Puntilla* (1949), *La Mère, Lucullus* (1951), *Les Fusils de la Mère Carrar* (1952), *Le Cercle de craie caucasien* (1954). Entouré d'une solide équipe de techniciens, de musiciens, de décorateurs, il forme des acteurs et de jeunes metteurs en scène à qui il confie la régie de certains spectacles. La réputation de Brecht ne cesse de croître en Allemagne et dans le monde entier.

Surmené, Brecht songe à se reposer, à abandonner quelque peu ses activités de metteur en scène pour se remettre à écrire. Le 10 août 1956 il répète une dernière fois *La vie de Galilée* avec le Berliner Ensemble. Quelques jours plus tard, le 14 août, il meurt d'un infarctus dans la nuit.

*Geneviève Serreau, avec Benno Besson, est l'auteur de la traduction de *Mère Courage et ses enfants*, version choisie par le Théâtre des Osses.

La musique de scène de Paul Dessau

Ecrite par Paul Dessau, la musique de *Mère Courage* dure plus de trente minutes. Elle est composée pour piccolo, flûte, trompette, guitare, accordéon, percussion, piano préparé (punaisé). Elle est parfois chantée, parfois instrumentale.

Sylviane Galeazzi a enregistré, instrument par instrument, la bande-son dans le studio Castle Life de Gonzague Ruffieux. Ses sensations après avoir travaillé la partition de Paul Dessau : « C'est une musique puissante, indissociable du propos de la pièce de Brecht. C'est aussi une musique provocante. Paul Dessau montre que rien n'est stable. Il suffit d'entendre sa métrique totalement chahutée qui provoque un sentiment d'inconfort. Cette musique n'est pas abstraite. Au contraire, elle est comme crochée au sol. Parfois la partition se « simplifie », alors elle donne l'impression d'une improvisation de la part de l'interprète. »

Egalement cheffe de chant, Sylviane Galeazzi tire un grand coup de chapeau aux acteurs : « Pour des gens qui n'ont pas une formation musicale, c'est un tour de force remarquable que d'apprendre de tels chants. Rien n'est évident, ni le rythme, ni la mélodie... D'autre part, travailler avec une bande enregistrée signifie être dans un carcan à l'intérieur duquel il faut trouver sa liberté. »



Paul Dessau

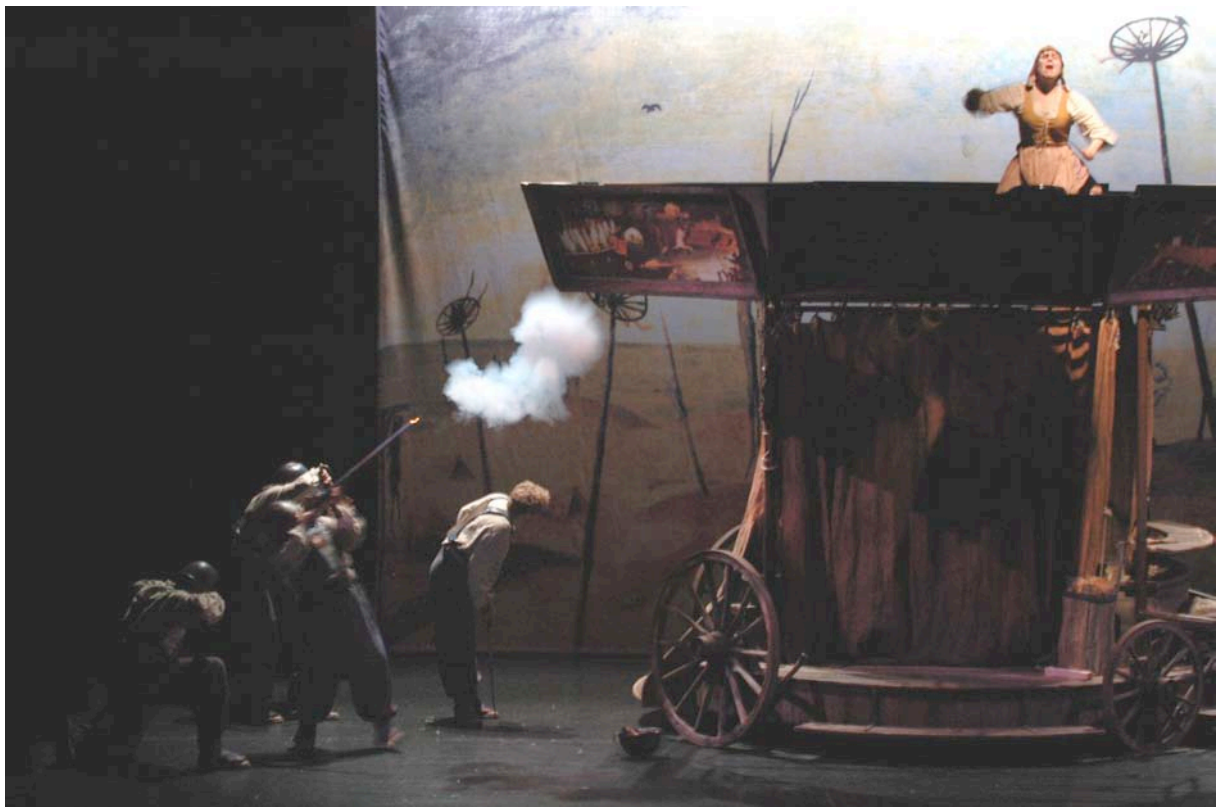
Le plus exclusivement « brechtien » des compositeurs de Brecht est sans doute Paul Dessau (1894-1979), qui se plaisait à reconnaître comment, grâce au dramaturge, il avait pu définir enfin clairement son art et sa conscience politique. Après avoir fait une carrière de direction dans l'Allemagne de Weimar (Hambourg, Cologne, Mayence, Berlin) et un début comme compositeur de musique de film, il s'était frotté au sérialisme grâce à Leibowitz, rencontré à Paris en 1933, et fit la connaissance de Brecht aux USA en 1942. Il compose la partition musicale d'une des plus belles pièces de Brecht, *Mère Courage* (1946), ainsi que celle de deux autres pièces (*Le Cercle de craie caucasien*, 1954 ; *Maître Puntila*, 1966). Marxiste convaincu, il s'installe à Berlin-Est après la guerre et cherche à transposer ses convictions politiques sur son champ d'action professionnel. Comme chez Eisler, la musique doit pour lui « provoquer » et mettre les sens en éveil ; elle ne doit ni prendre le pas sur le texte, ni lui être bêtement soumise, mais doit en revanche « interpréter » le réel et aider le spectateur à prendre position.

Extrait de *Histoire de la musique occidentale*,
Brigitte et Jean Massin, Fayard

La guerre de Trente Ans

La guerre de Trente Ans est un conflit religieux et politique né en Allemagne en 1618, et qui s'étendit à l'Europe occidentale jusqu'en 1648. Cette lutte puise son origine dans le profond antagonisme religieux conséquent à la Réforme protestante. La haine religieuse, principalement entre protestants et catholiques, élargit le conflit et joua un rôle clé dans son déroulement. Cette tension couvait déjà depuis plus d'un demi-siècle. Les rivalités dynastiques des princes allemands et la détermination de certains Etats européens, en particulier la France et la Suède, à réduire la puissance du Saint Empire romain germanique, seul instrument politique de l'Autriche et des Habsbourg, aggravèrent la situation. Cette guerre, l'une des plus dévastatrices de l'histoire de l'Europe, peut être divisée en quatre phases, habituellement caractérisées et datées comme suit : Palatinat-Bohême (1618-1625), Danemark (1625-1629), Suède (1630-1635) et France (1635-1648).

L'Allemagne, principal théâtre de la guerre, fut la plus durement touchée par la guerre de Trente Ans tant sur le plan économique (elle mit un siècle à rétablir son économie) que démographique (environ un tiers de sa population avait disparu), religieux (le pays resta divisé entre les deux confessions) ou politique (le déclin des Habsbourg fut mis à profit par les pouvoirs locaux, provoquant une véritable paralysie politique exploitée par la France).



« Le triomphe de la Mort »

Le tableau utilisé dans la scénographie par Jean-Claude De Bemels (tulle à l'avant scène) est celui du peintre flamand Pieter Bruegel (~ 1525 – Bruxelles, 1569) et s'intitule *Le triomphe de la Mort*. Cette huile sur bois (117 x 162 cm) a été peinte dans les années 1550. Le tableau est visible au Museo del Prado, à Madrid.

